



# Jeux interdits

de René Clément

## Fiche technique

France - 1952 - 1h42

Couleur

Réalisateur :

**René Clément**

Scénario :

**François Boyer**

**Jean Aurenche**

**Pierre Bost**

**René Clément**



Brigitte Fossey (Paulette) et Georges Poujouly (Michel)

Montage :

**Roger Dwyre**

Musique :

**Narciso Yepes**

Interprètes :

**Brigitte Fossey**

(Paulette)

**Georges Poujouly**

(Michel)

**Jacques Marin**

**Laurence Badie**

**André Wasley**

**Amédée**

## Résumé

Juin 1940. L'exode. Des avions allemands mitraillent une route. Les parents de Paulette - cinq ans - sont tués. La fillette reste seule avec son chien mort. Elle est recueillie par des paysans, les Dollé, qui vivent à l'écart de la guerre et haïssent leurs voisins, les Goire. Le plus jeune des fils Dollé, Michel - onze ans - , est le seul à comprendre et à aimer Paulette. Ensemble, ils enterrent le chien mort, puis d'autres animaux, pour lesquels ils constituent un cimetière, avec des croix volées dans celui du village par Michel. Mais Michel est découvert...

## Critique

(...) C'est de ce contenu que Clément, Aurenche et Bost ont tiré une construction dramatique, dont René Clément a fait un des seuls films d'enfants que je connaisse qui ne soit pas une manifestation d'infantilisme de la part de ses auteurs.

Le contenu secret (...) du film, est que les enfants ne sont pas des adultes petits. Les charmants bambins de **Émile et les détectives** ou autres films ou livres de cette délicieuse et bêtifiante conception optimiste de l'âme enfantine, sont l'image que quelques adultes munis d'une bonne conscience à toute épreuve se font de leur

L E F R A N C E

propre enfance. Je doute si de se trouver si beaux quand ils étaient petits est, ou non, un moyen de se trouver moins laids, devenus grands. Bref, le monde totalement clos, et insaisissable, de l'enfance, marqué par l'agressivité et la création continue d'armes de défense, échappe presque complètement à la littérature, et naturellement au cinéma, jusqu'à **Jeux interdits**.

Dans **Alice** ou **Un cyclone à la Jamaïque**, les enfants ont une logique, une morale, et une table de valeurs parfaitement autonomes, et qui, en grandissant au même rythme que les enfants, ne deviendront pas la logique, la morale ou la table des valeurs des adultes de leur société. Ils ont une méthode à eux, non seulement pour interpréter le monde extérieur, mais pour agir sur lui ; ce n'est pas à moi de décider si l'un précède l'autre, et lequel. L'importance capitale de **Jeux interdits** est d'exprimer dans le langage du cinéma cette conception du monde de l'enfance.

Le sujet même de **Jeux interdits** est la découverte des rites funéraires par deux enfants et la fabrication d'un nouveau rituel, à leur usage. L'étonnante astuce du sujet est de n'avoir pas deux enfants abstraits, citoyens d'une république de l'enfance-en-soi, mais deux enfants mis en situation, liés à un contexte politique, social, et moral parfaitement déterminé, et au fond, exprimant puissamment dans ce qu'on appelle leurs jeux les contradictions et les mystifications de ce contexte.

Ainsi, il ne s'agit même plus de l'enfance seule, mais en vertu de la loi d'exemplarité, de ce qu'un monde fait de ses enfants. Au-delà du monde de l'enfance, le film vaut encore par la lumière brutale qu'il jette sur le monde des adultes. Les gens qui ont trouvé morbide le jeu de Michel et de Paulette avec la mort, ont du même coup prouvé qu'ils ne trouvaient pas morbide leur propre jeu avec la guerre et la mort. Que Michel bombarde en piqué un scarabée ne démontre pas la cruauté de René

Clément mais l'aveuglement de ceux qui consentent à l'existence des bombardements en piqué, ou éventuellement, les justifient. Il y a bien longtemps qu'on n'a vu un film français aussi courageux dans l'attaque contre le confort moral de ceux qui acceptent ce monde tel qu'il est.

Pierre Kast

*Cahiers du cinéma n°13 - juin 1952*

De plus, le film est plein des amours de Paulette et de Michel. Les caprices, les coquetteries de la fillette, son amour aussi, les efforts du garçon qui oublie, pour lui plaire, tout ce qu'on lui a appris, les baisers qu'il réclame avec jalousie, leur fidélité réciproque dans les épreuves, tout ce grand amour sans fard qui leur ouvre un monde enchanté, que rythme une guitare, est uniquement aux yeux des adultes une horrible complicité, une sorte de passion criminelle, un péché, au sens chrétien le plus strict.

Séparée par la loi de celui qu'elle aime, la fillette, étiquette au cou et sucette aux lèvres, n'est plus que l'enfant atrocement solitaire que laissait prévoir le début du film, et elle échappe à la protection officielle et se perd dans la foule, à la recherche de ceux qu'elle a aimés et qui reviennent tous ensemble mêlés dans sa petite tête douloureuse, tandis que révolté, puni, battu, pleurant dans leur maison détruite, son bien-aimé l'appelle encore.

"Malheur à celui par qui le scandale arrive" dit, avec l'Ecclésiaste, la morale courante, fruit de la morale chrétienne.

René Clément s'est rangé (avec le public) au côté de l'enfant pour dire "**malheur aux méchants**" qui ont fait de cette adorable enfant une orpheline, et **Jeux interdits** a donné à cette vérité l'audience large des œuvres d'art.

Monique Schimel

*Image et son n°56 - octobre 1952*

Il n'est pas question de caricature d'un milieu particulier. Il est question de mise en valeur d'un aspect de l'homme : sa bêtise. C'est le plus important, mais c'est pourtant ce qu'on cache soigneusement. L'homme a bien des défauts, il les accepte tous, mais comment accepterait-il cette tare ? La classe paysanne n'est pas seule visée. Non, ce sont les hommes, sans exception. Et la guerre en est la preuve tangible, le résultat effrayant d'inanité. Les enfants ont déjà tendance à se laisser emprisonner dans les idées toutes faites, les conventions. Ils ne sont pas encore falsifiés, et l'amour, un amour pur, peut encore leur faire donner le meilleur d'eux-mêmes. Il ne craindront pas d'aller chercher sous les bombes les croix du cimetière, Michel n'hésitera pas à donner sa couverture pour Paulette ; mais on peut craindre déjà qu'ils ne deviennent prisonniers à leur tour des convenances sociales, qu'il n'existe plus pour eux d'autres réalités vivantes et qu'ils ne tombent à leur tour dans la vulgarité et la bêtise.

Que seront-ils à vingt ans dans cet univers monstrueux ? Déjà, Michel, qui est plus grand, tuera un cafard : "Ce n'est pas lui, c'est une bombe". C'est naturel : il voit cela tous les jours. On a l'habitude de voir mourir les gens, mais on a l'habitude de les enterrer suivant un certain cérémonial. Et ce sont ces habitudes que les enfants joueront à répéter. Ils imitent le jeu des grandes personnes, avec plus d'âme même, de sérieux et de naturel que les adultes. Quand Michel tue le cafard, il reproduit le geste du fils Goire, racontant la guerre, avec importance.

Cette importance, ce sérieux, sont une des marques de la stupidité foncière de l'homme. Le "Touche pas à ça" du fils Goire lorsque sa soeur veut s'emparer de la trompette.

Procès de la bêtise, avons-nous dit. Mais qui déborde l'écran et se joue dans la salle. Cette vulgarité qui - on était en droit de l'attendre - aurait dû faire frémir

les gens de dégoût, cette vulgarité, elle éclate tout autour de soi, dans les rires des spectateurs. Car ils rient. Du moins il y en a qui rient !

Paul Sengissen, Claude-Marie Trémois  
*Téléciné, fiche 197, 1952*

Et cependant nous éprouvons devant le film d'Aurenche et Bost un léger malaise. En regardant jouer (vivre) l'éblouissante petite Paulette (six ans) je ne pouvais m'arracher de l'esprit l'antithèse biblique : "Fait de main d'homme, fait de main de Dieu". Paulette est de "main de Dieu" et la main de son metteur en scène a conduit et parachevé sans falsification cette spontanéité. La guerre est de "main d'homme". Mais il n'y a pas qu'elle. A cause de la fraîcheur de cette petite fille, nous sentons davantage ce qu'il y a "de main d'homme" dans les jeux des scénaristes.

Que les enfants jouent à faire des croix, oui ; qu'ils volent celles des cimetières et de l'autel, c'est un jeu de scénaristes. Le cimetière reste pour l'incroyant lui-même le lieu respectable où viennent s'enterrer tous les drames humains et mystérieux des êtres que nous avons connus. Si à quelque moment la croix était apparue avec sa profondeur de symbole sacré, l'art lui-même y aurait gagné en même temps que la vérité.

R.-P. Pichard  
*Radio-cinéma-télévision - 25 mai 1952*

Rien du jeu et des paroles des enfants dans ce film ne me semble devoir susciter le scandale ; tout, au contraire appelle la réflexion et retour sur soi-même. Mais l'impuissance du cinéma français à peindre le monde paysan enlève au tragique de ces jeux d'enfants toute sa portée et sa signification. Car si les enfants se conduisent ici comme des enfants - et la vérité de leurs réactions bouleverse - les adultes se conduisent comme des aliénés et de manière absolument

"incroyable". Le film appelait une satire aussi vive qu'on voudra sur le faux semblant de l'attitude commune à l'égard de la mort, sur le vide des marques extérieures de respect qu'on lui prodigue. Ici, pas de faux semblant, pas d'hypocrisie : ces gens traitent ouvertement la mort comme une plaisanterie et l'enterrement comme une cavalcade. Le film souligne lourdement ce qu'il aurait fallu faire découvrir et la révélation apportée par la sincérité des enfants se perd dans un ricanement au lieu de susciter une véritable prise de conscience. C'est cette erreur fondamentale qui permet au spectateur d'échapper à la réflexion par l'indignation.

Jean-Louis Taitenay  
*Radio-Cinéma-télévision - 25 mai 1952*

Un éblouissant dialogue et une admirable mise en scène font de cette entreprise périlleuse le meilleur film français vu depuis janvier. Film insolite, aigu, empreint d'une vive poésie...

Son excellence dans la direction des acteurs est bien connue, mais ici il avait affaire à deux enfants. Le résultat est stupéfiant et la petite Brigitte Fossey, sorte de Veronika Lake en bas âge, charme plus sûrement que n'importe quelle jeune première.

Jacques Doniol-Valcroze  
*France-Observateur - 21 mai 1952*

René Clément a réussi à rendre sensible la différence fondamentale qui sépare l'enfance des adultes. En général il est difficile, pour le réalisateur comme pour le spectateur, d'aborder les thèmes de l'enfance sans préjugés. On n'oubliera pas tout d'abord de souligner que le plus souvent lorsque l'écran présente des enfants c'est au titre de personnages secondaires : ils ont la fonction du décor, de la silhouette, mais non de

rôles propres.

Les rares films qui nous proposent des enfants héros, le font au mépris de la réalité : leurs personnages sortent de la bibliothèque rose, de la mythologie des enfants sages ou des bandes dessinées. Cher petit ange ou insupportable chéna-pan, il n'entre en jeu que dans la mesure où il attendrit ou appelle la protection. Trésor inépuisable de gentillesse ou graine de violence, l'enfant souffre de l'opposition brutale du bien et du mal si chère au cinéma.

Or, à l'opposé de ces personnages, Paulette et Michel ne s'inscrivent dans aucune catégorie stéréotypée. Ils sont simplement eux-mêmes. Ni pervers, ni innocents, ils demeurent purs dans la mesure où ils ne sont pas encore atteints des maux de l'âge adulte. Leurs actions ne peuvent être jugées à l'aide des morales des grandes personnes : ils les ignorent. C'est à leur manière qu'ils constituent leur existence, qu'ils inventent des moyens de lutter contre la mort en s'appropriant les symboles (croix, gestes, prières) des adultes. En ce sens, Michel, par son vol, ne commet pas de sacrilège.

René Clément opère par là une relativisation de la morale peu courante sur les écrans français (...)

On imagine certes que Michel va à l'école, mais l'emprise du milieu est si forte que l'influence de quelques heures de classe s'évanouit rapidement. Il est à peu près certain qu'à 18 ans Michel ressemblera à ses grands frères ou au fils du voisin. C'est la notion même d'éducation qui est rendue sensible tout au long du film, une éducation qui ne s'opère pas systématiquement mais qui forme l'individu par "imprégnation", par le contact continu des objets et des gens, par le milieu (...).

Max Égly  
*fiche culturelle*  
*Image et son n°114 - juillet 1958*  
*Kids - 50 films autour de l'enfance*

## Propos du réalisateur

(...) Comment les enfants auraient-ils en naissant le respect de la mort ? Quand ma petite héroïne, dont la mère vient d'être mitraillée par un avion allemand, demande au petit garçon pour-quoi on va l'enterrer dans le cimetière, celui-ci lui répond sincèrement : "C'est pour que les morts n'aient pas froid et ne s'ennuient pas tout seuls". Alors germe dans l'esprit de la petite fille l'idée du cimetière d'animaux : elle ne veut pas que son chien mort soit seul sous terre. (...)

Les enfants oscillent entre le bien et le mal : c'est en nous regardant qu'ils choisissent. Je ne peux rien reprocher aux enfants de mon film. Absolument rien ! En revanche, j'en veux aux parents qui se battent devant eux pour une croix arrachée dans leur cimetière d'hommes, et qui leur hurlent ensuite au visage : "Voleurs !", alors que les pauvres ne connaissent même pas le sens de ce mot.

J'ai voulu, dans **Jeux interdits**, montrer l'effrayante responsabilité des grandes personnes dont chaque geste est un exemple pour les enfants. Quand les enfants lèvent les yeux sur nous, nous fabriquons automatiquement des hommes. (...)

*L'Avant-scène Cinéma n°15 - 15 mai 52*

## Prix obtenus

Le Lion d'Or de St Marc  
Premier Prix du Festival de Venise 1952.  
Grand Prix Féminin du Cinéma.  
Meilleur film étranger de l'année de la critique américaine.  
Oscar du meilleur film étranger.  
Académie des Arts et des Sciences Cinématographiques de Hollywood Mars 1953.

## Le réalisateur

Dans les années qui suivirent la Libération, il apparut comme le numéro un du cinéma français, se faisant le chantre de la Résistance (**La bataille du rail, Le père tranquille**) et le témoin poétique et lucide de la guerre (**Jeux interdits, Les maudits**). Il devint même le cinéaste officiel de la V<sup>e</sup> République (comme les rois avaient jadis leurs historiographes) avec **Paris brûle-t-il ?** De cette période de sa carrière, il ne reste plus grand-chose : **La bataille du rail** et **Le père tranquille** ont fort mal vieilli, surtout depuis qu'Ophüls a tourné **Le chagrin et la pitié**. Quant à **Paris brûle-t-il ?** (où Alain Delon jouait le rôle de M. Chaban-Delmas), cette œuvre d'une impudente hagiographie a sombré dans le ridicule. Faisons silence sur l'adaptation fort académique de *L'Assommoir* de Zola (**Gervaise**) où Maria Schell était insupportable et sur **Monsieur Ripois** qui n'est plus guère admiré que pour une certaine forme d'humour glacé à l'anglaise. En revanche, René Clément peut être considéré comme un bon spécialiste du film policier : **Au-delà des grilles** n'est pas sans évoquer, plutôt que **Pépé le Moko** ou **Quai des brumes, Et tournent les chevaux de bois** de Robert Montgomery, et a fort bien résisté à l'usure du temps. De même **Plein soleil**, d'après Patricia Highsmith, le meilleur film de Clément, qui vaut pour une admirable photo de Decae et une interprétation hors pair de Ronet et Delon. A son tour Japrisot lui a fourni deux bons scénarios : **Le passager de la pluie** et **La course du lièvre à travers les champs**. La froideur de Clément alliée à un métier solide fait alors merveille dans ce type de thriller cérébral et sans âme.

Jean Tulard

*Dictionnaire des réalisateurs*

## Filmographie

<b>La bataille du rail</b>	1945
<b>La belle et la bête</b> (avec Cocteau)	
<b>Le père tranquille</b> (avec Noël-Noël)	1946
<b>Les maudits</b>	
<b>Au-delà des grilles</b>	1948
<b>Le château de verre</b>	1949
<b>Jeux interdits</b>	1951
<b>Monsieur Ripois</b>	1953
<b>Gervaise</b>	1955
<b>Barrage contre le Pacifique</b>	1958
<b>Plein soleil</b>	1959
<b>Quelle joie de vivre</b>	1960
<b>Le jour et l'heure</b>	1962
<b>Les félins</b>	1964
<b>Paris brûle-t-il ?</b>	1967
<b>Le passager de la pluie</b>	1970
<b>La maison sous les arbres</b>	1971
<b>La course du lièvre à travers les champs</b>	1973
<b>La baby-sitter</b>	1975

### Documents disponibles au France

Cahiers du Cinéma n°13 - 1952  
Cahiers du Cinéma n°22 - 1953  
Articles de presse